

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 23 octobre 1886

LES
DEUX SŒURS

QUATRIÈME PARTIE—(Suite)

Le domestique s'éloigna et le capitaine resta seul debout au milieu du salon. Trois minutes s'écoulèrent à peine. Soudain il entendit un léger bruit. Une porte s'ouvrit et la princesse entra. Leurs regards se croisèrent en même temps, faisant chacun un pas en arrière, deux cris retentirent :

La princesse terrifiée était devenue livide.

Le premier moment de surprise passé, Georges reprit possession de lui-même. Alors un pli profond se creusa sur son front assombri, ses yeux s'enflammèrent et, marchant vers elle :

—C'est vous, lui dit-il d'une voix frémissante, vous, Suzanne Vernier, qui vous faites appeler princesse Ramidoff ?

—C'est mon nom, répondit-elle effarée, je suis la veuve du prince Ramidoff.

—Soit, mais vous êtes aussi Suzanne Vernier... Ah ! ce n'est pas vous que je pensais trouver ici, maintenant ma mission devient facile.

—Votre mission, fit-elle, en le regardant avec anxiété.

—Ce que j'avais à dire à la princesse, je le dirai à Suzanne Vernier ; ce que je venais demander à la princesse, je l'exigerai de Suzanne Vernier.

—Qu'avez-vous donc à me dire ? Que voulez-vous donc exiger de moi ?

—J'ai à vous dire, répondit Georges d'une voix lente et grave, que vous ne pouvez pas être la femme de Maurice Vermont ; j'exige que, volontairement, vous renonciez à lui.

—Jamais ! c'est impossible ! s'écria-t-elle, en se dressant presque menaçante en face de l'officier.

—Je le veux ! répliqua-t-il froidement.

—C'est impossible, vous dis-je !

—La raison ?

—Je l'aime ! je l'aime !

Georges haussa les épaules avec dédain.

—Vous mentez ! riposta-t-il durement, en l'écrasant sous son regard.

—Non, je vous dis la vérité. Je vous pardonne vos paroles offensantes, à vous dont autrefois j'ai repoussé l'amour ; mais, je vous le répète, j'aime Maurice Vermont, je l'aime de toutes les forces de mon âme, je vous le jure !

—Devant moi vos serments sont inutiles.

—Ah ! vous pouvez me croire ! s'écria-t-elle visiblement émue, la princesse Ramidoff n'est plus ce qu'était Suzanne Vernier.

—Je le crois ; mais elle est ce qu'a été Andréa la Charmeuse !

Ces paroles, qui résonnèrent aux oreilles de la malheureuse comme un glas funèbre, la frappèrent au cœur. Elle croyait que Georges Raynal ignorait son passé. Il venait de lui arracher brutalement cette illusion.

—Quoi, vous savez?... s'écria-t-elle avec épouvante.

—Je sais qu'il y avait à Paris, il y a quelques années, une courtisane célèbre qu'on appelait Andréa la Charmeuse. A la princesse Ramidoff je dis : Celle qui a été Andréa la Charmeuse ne peut pas être la femme de Maurice Vermont.

Elle s'approcha de lui les mains jointes.

—Georges, implora-t-elle, pitié, grâce !

—Allons donc, fit-il avec mépris, est-ce qu'on peut avoir de la pitié pour vous ?

—Ah ! vous vous vengez ! s'écria-t-elle avec force ; c'est indigne !

—Vous croyez que je me venge, répliqua-t-il sèchement ; eh bien, Suzanne, tout à l'heure vous connaîtrez ma vengeance et vous verrez si elle m'est personnelle. Vous prétendez que vous aimez Maurice Vermont ; je vous dis, moi, que cela n'est pas vrai, que vous mentez !... Vous êtes aujourd'hui telle que vous étiez autrefois à Marangue : une fille ingrate et sans cœur, une sœur dénaturée ! Vous n'avez pas aimé Gervaise, votre mère ; vous

cesse Ramidoff, la connaît aussi... Vous êtes une femme fatale ; malheur à qui vous aime ! Mais vous avez fait assez de victimes ; je sauverai Maurice, en lui arrachant du cœur son amour mortel !

—En vérité, continua-t-il d'un ton acerbe, il faut que vous soyez bien audacieuse pour avoir voulu vous faire épouser par Maurice. Oh ! je comprends votre calcul ; femme vénale, vous convoitiez ses millions !

La princesse poussa un cri déchirant. Puis, se tordant les bras avec désespoir, elle s'écria :

—Voilà le châtement !

Et tombant aux genoux du jeune homme :

—Vous me frappez sans pitié, lui dit-elle d'une voix palpitante et désolée ; mais quand vous aurez vu mon désespoir, quand vous me verrez souffrir, vous serez convaincu que j'aime Maurice, autant qu'il est possible à une femme d'aimer. Alors, monsieur Raynal, si cruel que vous puissiez être, vous regretterez d'avoir été aussi impitoyable !

En la voyant suppliante à ses pieds, la douleur peinte sur son visage et les yeux baignés de

larmes, Georges se sentit remué jusqu'au fond du cœur.

Pendant un instant il la regarda avec compassion. Puis d'une voix singulièrement adoucie :

—Si vous aimez réellement Maurice Vermont, lui dit-il, je vous plains, car vous êtes, en effet, digne de la plus grande pitié. Relevez-vous, Suzanne, ajouta-t-il en lui prenant la main et en l'aidant à se remettre sur ses jambes ; je vais maintenant vous parler sans colère.

La malheureuse était brisée, anéantie. Pour se tenir debout, elle fut forcée de s'appuyer contre une console.

—Oui, reprit Georges, si vous aimez Maurice, vous êtes digne de pitié. Écoutez ce que je vais vous dire.

XXI

—Peu de temps après son arrivée à Paris, en 1869, Maurice rencontra une jeune fille de seize ans, aussi belle que vous, Suzanne, mais ayant sur vous cette supériorité qu'elle avait l'innocence, la naïveté, la candeur de l'enfant et qu'elle était chaste et pure.

La princesse poussa un profond soupir.

—Ils s'aimèrent, reprit le jeune homme, avec cette ardeur, cet abandon et cette confiance qui n'appartiennent qu'au premier amour. Ils étaient pauvres tous les deux et tous les deux orphelins ; mais ils avaient la jeunesse, et l'espérance leur montrait l'avenir. Cet amour, cette douce union de deux cœurs, de deux âmes, qui semblait ne

devoir être brisée que par la mort de l'un, ne dura pas même une année. Ils furent brusquement séparés.

—Un jour, une femme vint trouver Maurice et lui dit : " Il y a dix-sept ans que je vous cherche ; venez." Et elle l'emmena loin de Paris pour lui donner la fortune. Je ne vous dirai pas pourquoi, car je l'ignore encore en ce moment, pourquoi Maurice, devenu riche, parut avoir complètement oublié la jeune fille.

—Or, la femme, qui était venue chercher à Paris Maurice Vermont, et qui existe encore, se nomme Manette Biron."

La princesse tressaillit et ses yeux étonnés se fixèrent sur Georges.

—Oui, Manette Biron, continua-t-il, la pauvre rebouteuse des Huttes qui cachait sous ses haillons de misère les millions de Maurice Vermont.



La princesse tombant aux genoux du jeune homme : " Vous me frappez sans pitié," lui dit-elle d'une voix palpitante et désolée.—(Page 105, col. 3).

n'avez pas aimé Georgette ; vous n'avez rien aimé que vous-même ! Et vous osez dire que vous aimez Maurice Vermont ! Allons donc ! vous l'aimez comme vous avez aimé Henri de Manoie et le marquis Maxime de Soubreuil, qui sont morts du fatal amour que vous leur avez inspiré, et probablement aussi le prince Ramidoff.

Mes paroles vous font trembler, je le vois ; vous ne me croyiez pas si bien instruit, n'est-ce pas ? Vous ne vous attendiez pas à voir surgir tout à coup devant vous un vengeur, et il vous semble que c'est la voix d'un de ceux que vous avez tués qui sort de la tombe... Andréa la Charmeuse, vous ne vous trompez pas ; avant de se faire sauter la cervelle d'un double coup de pistolet, le marquis de Soubreuil a écrit votre histoire ; comme vous le voyez, je la connais, et Maurice Vermont, qui n'a pas reconnu la terrible Andréa dans la prin-